

À Kiev, l'Académie Tchaïkovski résiste

Rémi Monti Envoyé spécial à Kiev

Depuis le début du conflit russo-ukrainien, l'institution doit protéger ses étudiants tout en continuant les cours. Et a dû faire face à un débat pour changer de nom. Reportage dans un lieu chargé d'histoire.

L'Académie de musique Tchaïkovski de Kiev nous accueille avec ses morts. « Nous serons dignes de leurs exploits », promet le panneau affichant les visages des étudiants, professeurs et musicologues tombés au front. Avant cela, c'est la bannière en hommage au bataillon Azov qui aura attiré l'attention du passant, sur la façade du conservatoire, qui donne sur Maidan Nezalezhnosti, la place de l'Indépendance. Le conservatoire le plus prestigieux d'Ukraine, à l'image de tout le pays, est pleinement engagé dans la guerre.

De sa voix grave, le recteur, Maksym Tymoshenko, raconte l'histoire du conservatoire, fondé en 1913 à partir du Collège musical de la société russe. Dans son dos, un immense drapeau ukrainien surmonté du trident et deux portraits. Il évoque d'abord son père, Oleg Tymoshenko, lui aussi recteur de l'académie, de 1983 à 2004. Puis le chanteur Wassyli Slipak, baryton-basse tué dans le Donbass en 2016 : « Notre héros », dit le recteur. Et, enfin, la mentionne Olga Rukavishnikova, une jeune violoniste de l'Académie qui s'est engagée au premier jour de la grande invasion et qui a perdu un œil au combat. À sa droite, se tient un portrait plus imposant, bien lourd à porter pour les murs de l'académie : Piotr Ilitch Tchaïkovski, ou Petro Tchaïkovski, comme on l'appelle désormais ici, d'un prénom ukrainien.

Le recteur a choisi de conserver le nom de Tchaïkovski, suscitant débats et colère chez certains. « Derrière ce nom se cache le régime de Poutine », confie une étudiante. Maksym Tymoshenko est conscient du rejet viscéral de tout ce qui est russe par ses compatriotes, mais il rappelle les racines



Une bannière en hommage au bataillon Azov est accroché sur la façade de l'Académie Tchaïkovski, à Kiev. RÉMI MONTI

ukrainiennes d'une partie de la famille du compositeur ainsi que son importance dans la fondation de l'académie. Ce rôle historique est contesté par l'Institut de la mémoire nationale, qui considère le nom de Tchaïkovski comme un outil de propagande, imposé en 1940 pour affirmer la primauté de la culture russe.

Les nombreux appels au sein de l'institution, l'action pacifique menée le 16 mars 2023 et la démission de quelques professeurs n'y feront rien. Il

y a une incompréhension entre des musiciens en quête de l'identité musicale ukrainienne et l'homme de réseaux et d'influence qu'est Tymoshenko, dont la priorité est de maintenir le statut de son institution, y compris son rayonnement international auprès d'étudiants chinois qui paient cher pour entrer à l'Académie Tchaïkovski. Le portrait du compositeur restera donc en place.

La vie semble presque normale au conservatoire, excepté les alertes ac-

riennes quasi quotidiennes. Dans la grande énergie du mois de décembre, à l'heure des examens de fin de semestre, l'orgue résonne jusque dans le hall et l'escalier central. Des étudiants stressés se chauffent la voix et font les cent pas dans les couloirs en attendant leur tour. Un long chemin a été parcouru depuis le 24 février 2022, comme le souligne Maksym Tymoshenko : « Notre priorité absolue était de veiller sur les étudiants, en particulier ceux hébergés dans notre dortoir, situé au nord de Kiev, sur l'axe Irpin-Boutcha, tout près de la colonne de troupes russes. » Maria, étudiante en violon, y était : « Un tank russe était juste devant le dortoir, nous entendions des tirs. » Mais, à l'Académie Tchaïkovski de Kiev, on prend ses études au sérieux ! Petite leçon aux élèves dissipés de ce monde, donnée par Maria, qui a appelé sa professeur pour lui demander si l'examen de quatuor prévu le lendemain matin à 8 heures aurait bien lieu. Réponse : « Mais t'es pas folle, Maria ? C'est la guerre ! »

Tymish Melnik, pianiste élève du professeur Bezborodko, montre une partition du compositeur ukrainien Pavlo Senytsia, tout juste apportée par la bibliothécaire, en nous sortant la liste des emprunts, jaunie par les années : « Regardez, elle est vide. Il n'y a aucun nom, personne ne l'a utilisée ! » Tymish représente une génération de musiciens qui cherche non seulement à renouer avec le répertoire ukrainien, mais aussi à retrouver ce qu'est l'identité d'une culture réprimée au temps de l'URSS. Ses travaux aident à revoir la vision que l'on a de la musique ukrainienne, souvent ramenée avec

condescendance à la beauté de ses mélodies et à ses thèmes folkloriques. Lors de son examen final, le pianiste jouera la musique de Senytsia et de Shyppovych, un compositeur qu'il a découvert. On prend place à quelques sièges du professeur Bezborodko, admiratif : « Avec Shyppovych, nous sommes très loin des canons esthétiques de l'époque en Ukraine, ou du moins de ce que l'histoire a gardé. Ce fut un homme brisé par le NKVD, comme tant d'artistes ukrainiens. Nous ne comprenons qu'aujourd'hui à quel point notre culture est riche. »

« Partir pour aller où ? »

À la fin du récital de Tymish, le son solitaire, ample et rayonnant d'un violoncelle se déploie dans les couloirs. Cette déambulation mène dans une pièce où se trouvent Ekaterina Polianskaya et l'un de ses élèves, Seva. Ce dernier s'exerce aujourd'hui en vue des auditions pour son diplôme. Mais sa professeur rappelle que ce fragile retour à la normale s'est fait dans la douleur : « Beaucoup d'étudiants se sont réfugiés à Lviv, tandis que d'autres ont quitté le pays dans des conditions difficiles, accueillis avec générosité par des conservatoires européens. Leur solidarité a été vitale. »

Lors de l'invasion russe, son premier réflexe fut de courir au conservatoire pour récupérer son violoncelle, avant même de se demander s'il fallait partir ou rester ? Professeur renommée, Ekaterina Polianskaya aurait pu trouver des opportunités dans toute l'Europe, mais sa vie, ses attaches sont à Kiev, et son frère et son cousin sont au front. « Partir pour aller où ? Je suis née à Kiev, je suis entrée au conservatoire en 1993 en tant qu'étudiante et je ne l'ai jamais quitté. Mes étudiants sont ici. Ils sont l'avenir d'une nation qui se fait massacrer. Il faut essayer de travailler malgré le manque de sommeil chaque nuit qui est une torture. Il faut accompagner cette génération. Quelle conséquence la guerre aura sur ces jeunes ? »

Seva, son élève, n'a pas la confiance facile. Il parle d'abord des autres, de sa professeur, qu'il respecte tant, de son ami contrebassiste parti au front. Ils sont régulièrement en contact, même si l'appel du jour restera sans réponse : « En ce moment, c'est calme là-bas, mais ils se préparent à du lourd. » Seva manie les armes à feu. Il a déjà suivi des préparations militaires. L'horizon s'assombrit pour ceux qui ont les yeux plus tournés vers l'enfer du front, à l'est, que vers la liberté, à l'ouest. Son grand frère a été tué au combat, son père y est toujours. Une partie de son esprit est à son examen qui approche très vite, une partie seulement : « Quand vous apprenez la mort de votre grand frère, tué par les Russes, vous ne tremblez plus avant un examen. » Il jouera un concerto de Haydn, la « Sarabande » et la « Gigue » de la Troisième Suite de Bach. Et il ne tremblera pas. ■

Mehdi Qotbi, un artiste au cœur de la relation franco-marocaine

Valérie Duponchelle

L'Institut du monde arabe présente la première rétrospective à Paris de cet artiste « tisseur d'écriture » et connu pour son art du contact politique.

Quand l'Institut du monde arabe (IMA) offre une rétrospective à un artiste dans les salles prescrites secrètes imaginées par l'architecte Jean Nouvel, se pose aussitôt sa place dans l'échiquier des relations diplomatiques entre la France et son pays, le Maroc, et entre ce pays du Maghreb et les autres pays du monde arabe. Mehdi Qotbi, 73 ans, est inconnu du grand public en France, mais bien connu des sphères du pouvoir - il a reçu en avril la médaille de Grand officier de l'ordre national du Mérite du président Macron - et des institutions qui ont exposé par son intermédiaire au Maroc. Et le magazine New African l'a placé dans les 100 personnalités africaines influentes de 2024.

Même pour cette rétrospective à l'IMA, une solennité particulière dépasse le cadre de l'atelier. « Il est des œuvres qui sont des univers. Le regard s'y plonge et s'y perd comme dans un paysage, une mer sans rives, révélant toujours de nouvelles variations, de nouvelles profondeurs, à qui prend le temps de ce voyage », écrit d'une plume enthousiaste le président de la République en préface de la monographie consacrée à Qotbi chez Assouline. Il salue « l'enfant des quartiers populaires de Rabat, marqué par l'apreté, le dénuement (...), le jeune homme qui passait des heures silencieuses assis en contemplation devant Les Nymphéas de Monet. »

Sa présentation au roi Hassan II, en 1986, puis à son fils, Mohammed VI, est son intronisation. Sans le cercle des musées français et des experts de l'art, tout le monde connaît ce « facilitateur », dit une connaissance parisienne. Ce monde parle avec chaleur, entre respect et prudence, de celui qui, depuis 2011, préside la Fondation nationale des musées du

royaume du Maroc, au grand dam de ses compétiteurs parmi les proches du roi.

D'autres soulignent le mérite de ce « petit homme vif, mobile et chaleureux », né à Rabat en 1951, qui a gravi tous les échelons : des Beaux-Arts de Rabat en 1967 aux Beaux-Arts de Toulouse en 1972, de ceux de Paris au lycée de La Rochefoucauld, où il donna des cours d'art plastique de 1978 à 2006. Ce volontaire a toujours manifesté un sens aigu pour « discerner la personne prometteuse qui monte en puissance ». Ainsi, il a reçu à Casablanca, pour un dîner, Gerald Darmanin, alors tout jeune maire de Tourcoing, où a été créé un Institut du monde arabe en 2016. Alors, artiste ou personnage, peintre ou diplomate de la culture ? « Mehdi Qotbi a été un artiste pendant la plus grande partie de sa vie, répond Nathalie Bondil, directrice du musée et des expositions à l'IMA. C'est un personnage car il a forcé le destin. Il a beaucoup d'audace et il croit en sa chance. »

Bonne humeur

Son portrait souriant et pieds nus dans l'atelier envahi de toiles ouvre l'exposition ou le signe est roi. Son œuvre de « désécriture » semble plonger dans les envolées souples de la calligraphie arabe, les motifs géométriques des zelliges et des tapis marocains. Les gardiens de l'IMA, arabophones, cherchent à lire des mots, sous les vagues chaudes de signes qui dessinent sa Lumière divine. Triptyque de 1981, collection du ministère français des Affaires étrangères, accrochée à l'ambassade de France à Rabat.

La bonne humeur est là. Comme ces six skateboards couverts d'écritures et de couleurs entremêlées, comme cet Hymne à la joie, diptyque de 1997 venu

de la Collection de la Caisse française du développement à Paris. Hébergé à Toulouse par des frères catholiques, Mehdi Qotbi y rencontrera les artistes du lettrisme, dont Jean-Paul Albinet, avec qui il fera une exposition en 1971, sans vraiment aimer leur « charabia incompréhensible ». De l'humour, donc, aussi. ■ « Rétrospective Mehdi Qotbi », à l'Institut du monde arabe (Paris 5), jusqu'au 5 janvier 2025.